

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



105

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ



ЯИАИИОИПЛОУЯ

LIBRARY
ЭТИИЭТАЯ

GRANDE MOTION

D E

M. ALEXANDRE LAMETH.

*Voilà ce qu'on a dit de plus vrai depuis
la révolution !*

14 mars 1791

GRANDE MOTION

DE

ALLEGORIA MAXIMA

Non es depon a gis deplorans autre que
la lectionneur !

ALMANACH DE SULLY. 1793. AN

COLLOQUE

DEUX MONSTRES FAMEUX.

Un honorable membre des Jacobins étoit monté à la tribune avant - hier, dans le dessein de ranimer l'énergie de ses auditeurs, et dans le moment où il prononçoit ces mots: *La chose publique est en danger, les arsenaux de nos ennemis font retentir un bruit effrayant à nos oreilles, nous sommes menacés de toutes parts; si l'on finit par faire du nom de Jacobin une injure, nous sommes perdus, et nous l'aurions bien mérité pour nous être arrêtés à mi-chemin. Quel sera le résultat de votre pusillanimité? Voulez-vous le savoir? c'est que monsieur (en désignant un de ses complices) et moi serons pendus.* Dans le même instant, une feuille de papier, arrivée on

ne sait d'où, voltige et s'arrête sur la tribune.

(*N. B.* Moitié de l'assemblée se mit à rire de la singularité de cette réflexion sortie de la bouche d'un chef de parti; mais l'autre moitié qui *conformoit ses regards à sa triste pensée*, leva au ciel des yeux mouillés de larmes.) A l'instant, dis-je, où il prononçoit ces mots, une feuille de papier, arrivant on ne sait d'où, mais voltigeant sur les sublimes têtes de l'aréopage, termina sa course aérienne en tombant sur l'appui de la tribune où étoit juché l'orateur; il s'en saisit, l'ouvre, et lit le titre en balbutiant : *Dialogue entre Ravaillac et Damiens.*

Il fit un soupir prolongé qui fendit tous les cœurs de l'assemblée; bientôt un tintamarre horrible succéda à ce môme silence. Un membre demanda qu'on passât à l'ordre du jour, et qu'on ne fit aucune attention à cette feuille; mais le plus grand nombre opina pour qu'elle fût lue. La voici telle qu'elle m'a été donnée par un Jacobin qui en avoit pris copie.

DIALOGUE
ENTRE
RAVAILLAC ET DAMIENS.

Ra. Tu t'agites bien, voisin ; est-ce que tes douleurs redoublent ?

Da. La douleur n'est rien, on s'y accouûme ; mais le remords ! c'est lui qui me déchire, qui me fait passer de si cruels momens.

Ra. Je te trouve en effet bien changé. Causons, cela te distraira ; je ne puis t'offrir d'autre soulagement que ce conseil, car le même crime nous a valu les mêmes tourmens, et je souffre tout autant que toi. Est-il descendu quelqu'un au Tartare ?

Da. Oui, ils affluent, et ils ont tous des physionomies d'enragés ; ils s'outragent réciproquement, et si le fouet des furies

ne les mettoit pas à la raison , je crois qu'ils finiroient par se battre , tant leur fureur est étrange ; ils se traitent réciproquement *d'aristocrates et de Jacobins.*

Ra. Ahi ! ahi !

Da. Qu'as-tu donc à crier ?

Ra. Ah ! malheureux ! quel nom viens-tu de prononcer ? falloit - il que ce fût par toi que je sentisse mes tortures s'accroître ? ne savois-tu pas que des monstres de ce nom m'ont fait commettre le plus effroyable de tous les crimes ? Furies , déchirez-moi !

Da. Calme-toi , ce ne sont pas des moines , c'est quelque chose de pire : je vais te faire part de ce que l'un d'eux m'a conté , et ce que d'autres m'ont confirmé. Il regne en France un désordre épouvantable ; un déficit qu'on dit immense a excité un soulèvement général , et la conquête de la liberté en a été la suite ; cinquante contre un mettent bientôt fin à la guerre ; mais dans cette

circumstance il en est autrement; c'est à peu près une guerre de plume, mêlée de quelques assassinats. On s'occupe d'un nouveau code de loix que l'on rédige au milieu des injures. La haine qu'excite dans le cœur des aristocrates le manque de générosité des patriotes, est entretenue par quelques malheureux qui calomnient par état. Chaque parti a ses hurleurs; la liste en est considérable, car tout le monde se fait gazetier. Ces gazetiers se sont rangés sous trois bannières principales. Les aristocrates enragés, qui veulent tout ce qui existoit dans l'ancien régime; les patriotes enragés, qui veulent tout bouleverser, et les modérés, qui veulent une nouvelle constitution, mais qui s'indignent des excès; ces derniers sont en butte à l'inimitié des deux autres, parce qu'ils disent que leur parti est retranché d'autant; il est pourtant probable qu'à la fin ces derniers seront les plus nombreux, s'ils ne se lassent pas du pénible emploi de prêcher la paix à des furieux.

Ra. Et où en sont les choses actuellement?

Da. L'anarchie regne, et l'on attend la paix.

Ra. Pourquoi ne prend-on pas un médiateur ? pourquoi le roi n'accorde-t-il pas les deux partis ?

Da. Le roi ! il n'est plus rien suivant les uns ; il est plus roi que jamais suivant les autres. Le fait est pourtant que ses prérogatives ne le mettent pas à l'abri des outrages et des calomnies du premier gredin qui veut l'insulter ou le placer sous les poignards des furieux.

Ra. Comme les choses sont changées !

Da. Ah ! très-changées ; car le dernier homme de son empire est plus heureux que lui et bien moins tourmenté. Pour comble de malheurs , il s'est formé dans la capitale une association de forcenés , qui sont , disent-ils , l'élite de la nation , les amis de la constitution par excellence ; et la principale occupation secrète de leurs chefs , est de faire prêcher sourdement et

sans se compromettre, la morale abominable qui nous a mérité les justes tourments que nous endurons.

Ra. Quoi ! au sein de la capitale de l'empire il s'est formé une société de régicides ?

Da. Ils donnent le nom de tyrannicides à une autre société qui est sous leur protection, & qui est présidée par un certain Nicolas surnommé la Grand'Barbe ou Coupe-tête ; les élèves sont là, et les chefs sont aux Jai..... Ah ! j'allois encore prononcer ce nom maudit. Ils ont en outre des sociétés affiliées dans plusieurs villes de France, qui correspondent avec la métropole ; et dans tous les rayons divergents, ils sont aussi hargneux, aussi insolents, aussi brouillons, aussi ambitieux, aussi féroces que dans le centre. Qui l'auroit cru ? nous nous regardions comme les deux plus fameux scélérats du Tartare, et nous avons des milliers de complices, qui tiennent à honneur d'être traités de *tyrannicides*. Ils en ont fait une fonction sublime ;

et depuis le commencement du travail dont la nation Française s'occupe, il n'y a qu'un seul homme qu'on puisse insulter et calomnier impunément, c'est le roi. Si le fonctionnaire public recevoit un outrage en vertu de la déclaration des droits de l'homme, il obtiendroit justice en formant sa réclamation ; et l'on riroit au nez du souverain, s'il portoit plainte contre Carra, ou Gorsas, ou d'Eglantine - Prudhomme. (Ce sont les gazetiers dont je t'ai parlé.)

Ra. Divine providence ! quel renversement d'idées !

Da. Eh bien ! les Ja....., nom maudit ! soutiennent qu'il est nécessaire que le respect pour le chef de la nation s'éteigne ; & c'est pour le bonheur de la nation qu'ils travaillent, à ce qu'ils disent.

Ra. Tout ce que tu me dis me jette dans un étonnement dont je ne reviens pas. Eriger le crime en vertu ! si nous étions dans ce moment-ci sur la terre, nous serions donc d'honnêtes gens ?

Da. D'honnêtes gens ! dis des héros
dont les têtes seroient ornées de couronnes
civiques , en prenant la petite précaution
de nous faire recevoir aux Jaco Que
le diable emporte ce chien de nom !

Ra. Je n'en reviens pas , j'éprouve une
horreur indicible ; car , quoique criminel
soi-même , tu sais qu'on peut encore frémir
en pensant à des monstres plus cruels que
soi. Nous avons commis chacun un grand
crime ; mais ce crime fut d'un instant , et
les remords se firent jour dans notre ame.
Mais eux ! en faisant mourir de chagrin un
aussi bon prince , en affilant les poignards
de leurs tyrañcides , en les encourageant
dans le crime , ils sont cent fois plus lâches
que nous ; car nous risquions notre vie , et
eux paroissent sûrs de l'impunité , l'accor-
dent à des scélérats , poursuivent les ames
honnêtes. Il y a dans toute cette conduite
une complication d'atrocités qui me révol-
tent , tout régicide que je suis.

Da. Tu seras bien plus étonné quand je
te dirai que les plus violens ennemis de ce

bon prince, sont ceux à l'éducation desquels il a pourvu par un don gratuit de soixante mille livres.

Ra. Ah ! les serpents. J'ai assassiné un des meilleurs princes qui ayent gouverné la France ; mais il n'avoit pas donné à ma mère soixante mille francs pour former mon éducation.

Da. Croirois-tu que son cousin s'est aussi déclaré son ennemi, et que depuis cinq jours que ce bon prince est malade, il n'a pas pensé à lui rendre une visite, quoiqu'il ait les jambes d'un cheval à sa disposition, sans compter les siennes, et qu'il ne soit logé qu'à deux pas du palais du prince ?

Ra. Il désire donc sa mort ?

Da. Beaucoup de personnes qui sont venues ici, et qui me paroissent assez désintéressées, soutiennent qu'il a fait un peu plus que de le vouloir ; mais, chut ! -- Voici les Ja...., les patriotes et les aristocrates qui arrivent en se menaçant ; -- gare le fouet des furies !

Ra. Il faut que ce soit une bien cruelle maladie que celle qui rend les hommes ennemis les uns des autres. Hélas ! la nation nous avoit assujettis à tant de misères ; falloit-il que la haine naisse d'une dispute sur une opinion dont le temps finit toujours par af-foiblir l'intérêt qu'elle avoit d'abord inspiré ?

Da. Je crois en effet que les hommes sont des loups. --

Ra. Dis que ce sont des tigres , quand ils ont de l'analogie avec les Jacobins.

Qu'on juge de la rumeur qu'excita cette lecture ; tous les yeux se portèrent vers les fenêtres , pour savoir d'où le papier étoit venu ; elles étoient toutes closes. M. Voidel se leva et dit : Messieurs , quand ce seroit le diable qui l'auroit apporté ici , il ne m'échappera pas , & je le ferai poursuivre jusqu'en enfer. Tout le monde se leva ,

claqua des mains , et lui donna carte blanche pour faire arrêter le délinquant , et le livrer pieds et poings liés au tribunal , dit *haute cour nationale* , si mieux il n'aimoit le faire assommer par ses familiers.







